

## DERRIDA ET KHATIBI — AUTOUR DU *MONOLINGUISME DE L'AUTRE*

DOMINIQUE COMBE  
École Normale Supérieure, Paris  
[Dominique.combe@gmail.com](mailto:Dominique.combe@gmail.com)

**Résumé :** «Autour du *Monolinguisme de l'autre* – Derrida et Khatibi» : A l'occasion du colloque de Bâton-Rouge présidé par Edouard Glissant, en 1992, Jacques Derrida répond à Abdelkébir Khatibi, dont il cite *Amour bilingue*. Khatibi, en maintes occasions, rend hommage à son ami Derrida, qu'il invite régulièrement à Rabat. De ce dialogue naît *Le Monolinguisme de l'autre*, en 1996, réflexion sur la situation linguistique du «franco-maghrébin». A la différence de Khatibi, Derrida, juif algérien élevé à l'école coloniale, vis-à-vis de la langue française, «n'a qu'une seule langue», «et celle-ci n'est pas la sienne».

**Mots-Clés :** étranger, langue, français, arabe, colonialisme

**Abstract :** During the Bâton-Rouge congress, presided over by Edouard Glissant, in 1992, Jacques Derrida responds to Abdelkébir Khatibi, quoting *Amour bilingue*. Khatibi, on many occasions, pays tribute to his friend Derrida, whom he regularly invites over to Rabat. *Le Monolinguisme de l'autre*, published in 1996, originated from this dialogue and is a reflection on the linguistic situation of the "Franco-Maghrebi". Unlike Khatibi, Derrida, an Algerian Jew raised in a colonial school, with regard to the French language, "has only one language", "and it is not his".

**Keywords :** foreign, language, French, Arabic, colonialism

La genèse du *Monolinguisme de l'autre*, il faut le rappeler, a été longue et complexe. L'ouvrage, publié en 1996, développe une très longue communication orale (comme toutes les interventions de Derrida) donnée au colloque « *Echoes from Elsewhere/Renvois de l'ailleurs* », organisé en 1992 à l'Université d'Etat de Louisiane à Bâton-Rouge par Patrick Mensah et David Wills, à qui le texte est dédié, tous deux professeurs de littérature, sous la présidence d'Edouard Glissant.

Dans ce colloque bilingue et interdisciplinaire consacré aux problèmes de la francophonie littéraire hors de France, Derrida reprend certaines hypothèses déjà formulées à la Sorbonne, lors d'une rencontre organisée par Christine Buci-Glucksmann au Collège international de Philosophie, et à Montréal lors de discussions avec Claude Lévesque et Christie McDonald, publiées au Québec sous le titre *L'Oreille de l'autre* en 1982. Ainsi, la genèse de l'ouvrage s'étale sur une quinzaine d'années, et dans des lieux et contextes culturels eux-mêmes multiples (Paris, Montréal, Bâton-Rouge).

Le colloque de 1992, organisé par un département littéraire, mobilise donc surtout des écrivains et des théoriciens de la littérature. Et les deux textes en exergue contribuent à ancrer la question de la langue dans la littérature, sous le signe de la « politique de l'amitié ». *Le Monolinguisme de l'autre* poursuit le dialogue (au sens propre comme au sens figuré) avec l'ami marocain Khatibi (1938-2009), écrivain et sociologue, professeur à l'Université de Rabat, chez qui Derrida se rend régulièrement depuis 1981, présent au colloque aux côtés d'autres écrivains francophones du monde « postcolonial ». Outre Glissant, dont il cite longuement le *Discours antillais* (1981), Derrida reproduit un extrait du récit *Amour bilingue* (1983). C'est donc de manière tout à fait naturelle que les éditeurs du premier volume des *Œuvres* de Khatibi aux Editions de la Différence en 2008 (où figurent notamment les récits *La Mémoire tatouée* et *Amour bilingue*), publient un court texte de Derrida en guise de préface : « Ce que Khatibi fait de la langue française, ce qu'il lui donne en lui imprimant sa marque, est inséparable de ce qu'il analyse de cette situation dans ses dimensions linguistiques, certes, mais aussi culturelles, religieuses, anthropologiques, politiques ». Bien entendu, la phrase vaut pour Derrida lui-même.

#### « Franco-maghrébin », « maghrébin francophone »

Barthes publie « Ce que je dois à Khatibi » en 1979, texte repris en guise de préface au volume des *Essais* de Khatibi. Derrida et Khatibi ont également l'un à l'égard de l'autre une dette, inextinguible comme la traduction (selon la formule

benjaminienne de « Détours de Babel »), et dont ils ne pourront jamais s'acquitter. Lorsqu'il développe la pensée du « tatouage » (Derrida, 1996 : 133), qui traverse son œuvre, ou encore lorsqu'il évoque son attitude « aimante » à l'égard de la langue, Derrida croise encore Khatibi, l'auteur de *La Mémoire tatouée* (1971), de *La Blessure du nom propre* (1974), essai d'anthropologie et de sémiologie consacré à l'écriture et aux tatouages dans le monde arabo-musulman, et du pamphlet *Vomito blanco, le sionisme et la conscience malheureuse* (1974). Khatibi est l'instigateur d'une « poésie de l'aimance », sous le titre de laquelle il a placé l'ensemble de sa production poétique depuis *Le Lutteur de classes à la manière taoïste* (1976). Ainsi, il n'est peut-être pas déplacé de défendre l'idée que le « monolinguisme de l'autre » est une co-invention de Khatibi et de Derrida.

Dans *Le Monolinguisme de l'autre*, jouant de manière virtuose sur les procédés de l'adresse à la deuxième personne, Derrida nomme et interpelle « son ami » Khatibi, avec qui il « partage un certain destin », qui est d'être « franco-maghrébin » (Derrida, 1996 : 21, 26, 119, 263), tout en se distinguant de lui par le rapport à la langue. Plutôt que « franco-maghrébin », expression utilisée pour montrer ce qui les unit, Khatibi est présenté comme un « écrivain maghrébin francophone » (Derrida, 1996 : 119). Jacques Derrida se dit « plus » franco-maghrébin que Khatibi ; des deux amis, il est peut-être même le « seul franco-maghrébin ». Dans leur dialogue, Derrida et Khatibi entretiennent une relation d'émulation et de rivalité, pour ne pas dire de « jalousie » (un mot qui revient souvent à propos de la langue), sur un fond de complicité amicale. Chemin faisant, se trouve convoqué le nom d'Abdelwahab Meddeb, pour le roman *Talismano*, commenté par Khatibi dans le long article « Incipits » du recueil *Du bilinguisme*, repris et développé dans « Bilinguisme et littérature » dans le volume *Maghreb pluriel* en 1983, que Derrida cite et commente (Derrida, 1996 : 120), cédant au vertige des citations enchâssées. Derrida cite Khatibi qui, lui-même, cite Meddeb, avec quelques allusions à Kateb Yacine et à Frantz Fanon.

Dès 1974, dans l'article « Décolonisation de la sociologie », également repris dans *Maghreb pluriel* en 1983, Khatibi se réfère à Derrida pour rapporter la nécessaire décolonisation de la pensée à la déconstruction, contre la tentation du logocentrisme et de l'ethnocentrisme. Quelques années avant la parution de *L'Orientalisme*, publié par Edward W. Saïd en 1979, Khatibi appelle à « décentrer en nous le savoir occidental », à « nous dé-centrer par rapport à ce centre, à cette origine que se donne l'occident ». Le dialogue entre Khatibi et Derrida se poursuit ainsi au fil du temps, d'un article et d'un livre à l'autre, depuis le collectif *Du bilinguisme* jusqu'à « Point de non retour » lors du

colloque de Cerisy en 1992, et jusqu'aux « Variations sur l'amitié », dans le *Cahier de L'Herne*, en 2004, ou encore à *Jacques Derrida en effet*, en 2007.

Khatibi répond au *Monolinguisme de l'autre* dans la belle « Lettre ouverte à Jacques Derrida » parue dans la revue *Europe* en 2004. Le dialogue porte sur la situation linguistique des juifs et des musulmans au Maghreb. « Interdit » d'accès (Derrida, 1996 : 57) aux langues non françaises – l'arabe, le berbère, l'hébreu –, comme, symboliquement, à la langue française elle-même, « le Juif algérien »<sup>1</sup> subit selon Derrida « l'interdit fondamental, l'interdiction absolue, l'interdiction de la diction et du dire » : « On interdit l'accès au dire, voilà tout, à un certain dire » (Derrida, 1996 : 58). Par là, il est voué à vivre dans la traduction, « il est jeté dans la traduction absolue » puisqu' « il n'y a pour lui que des langues d'arrivée »<sup>2</sup> (Derrida, 1996 : 117).

Khatibi souligne quant à lui la différence entre « le Juif algérien » de langue française, déchu de sa citoyenneté par le gouvernement de Vichy, et « le Juif marocain » qui, lui, « ne perd ni sa citoyenneté, ni sa nationalité et son passeport » (Khatibi, 2004 : 205). On peut rappeler ici la figure d'Edmond Amran El Maleh (mort en 2010), opposant communiste aux côtés d'Abraham Sarfati, admirateur de Jean Genet, et l'auteur des magnifiques récits autobiographiques *Parcours immobile* (1980) et *Aïlen ou la nuit du récit* (1983), qui évoquent la mémoire du Maroc judéo-arabe. Khatibi cite Proust (« les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère », formule célèbre également commentée par Deleuze), Kafka, Hélène Cixous, Claude Ollier. Et surtout, Khatibi illustre la réflexion de Derrida sur la différence entre le « franco-maghrébin » et l'« écrivain maghrébin francophone » par sa propre expérience du français, langue d'écriture pour un jeune musulman bilingue formé à l'Ecole franco-marocaine, sous le Protectorat. « Cette langue silencieuse me tenait la main, au-delà de toute aphasie, de toute amnésie » (*Ibid.* : 208). À la « prothèse d'origine » – sous-titre du *Monolinguisme de l'autre* – qui substitue la langue française à la langue maternelle, absente chez « le Juif algérien », Khatibi oppose la « diglossie »

---

<sup>1</sup> L'usage essentialisant de la majuscule et du singulier n'est pas sans rappeler le style de Sartre dans *La Question juive*.

<sup>2</sup> La situation décrite par Derrida mériterait toutefois d'être précisée. Outre le fait que les séfarades chassés d'Espagne (et souvent passés par le Maroc, où ils ont pu étudier) n'ont pas tout à fait la même histoire que ceux implantés en Algérie depuis l'Antiquité, il existe aussi dans l'Algérie coloniale, surtout dans le Sud et loin des grands centres urbains, une communauté juive arabophone, souvent méprisée par les juifs occidentalisés d'Oran ou d'Alger (voir J. Allouche-Benyoun/D. Bensimon, *Juifs d'Algérie hier et aujourd'hui, mémoires et identités*, Privat, 1989 et B. Stora, *Les trois exils. Juifs d'Algérie*, Stock, 2006, rééd. Hachette). Voir également l'essai de Pierre Nora, *Les Français d'Algérie*, paru en 1961, réédité récemment, accompagné d'une longue lettre de Derrida à l'auteur (Christian Bourgois, 2012). De Derrida, voir également l'essai posthume *Le dernier des Juifs* (Galilée, 2014), qui réunit des textes de 1998 et 2000, avec une préface de Jean-Luc Nancy.

entre le français écrit et l'arabe parlé : « En ce sens, répond Khatibi, ce n'est pas une substitution de la langue maternelle, mais une langue d'écriture en une diglossie<sup>3</sup> incroyable, car il s'agissait de parler dans une langue et d'écrire dans une autre » (*Ibid.*). Cette « division » est encore plus nette en Algérie, où l'arabe et le berbère étaient enseignés comme des langues « étrangères ». Au Maroc, c'était le cas seulement dans les lycées français, et non dans les établissements franco-marocains.

La diglossie à l'œuvre dans *Amour bilingue* de l'écrivain arabophone et francophone n'est pas moins conflictuelle ou passionnelle que le « monolinguisme » du juif maghrébin, compte tenu de la dissymétrie et du rapport de forces inégal entre les langues, dans la situation coloniale. Dans l'essai majeur consacré à *Talismano* de Meddeb, cité par Derrida (1996 : 120), Khatibi montre que la situation de l'écrivain arabophone de langue française est également intenable parce qu'elle révèle ce qu'Albert Memmi appelle « l'aliénation » du « bilinguisme colonial » dans le *Portrait du colonisé*, préfacé par Sartre, en 1957. Khatibi nomme « schize » le « chiasme » entre aliénation et inaliénation. Transcrivant en français son « nom propre transformé », l'auteur francophone « ne peut rien posséder (si tant soit peu on s'approprie une langue), il ne possède ni son parler maternel qui ne s'écrit pas, ni la langue écrite aliénée et donnée à une substitution, ni cette autre langue apprise et qui lui fait signe de se désapproprier en elle et de s'y effacer » (« Bilinguisme et littérature », repris dans *Maghreb pluriel*, 1983). Derrida objecte à Khatibi que, à défaut de pouvoir écrire en arabe, l'écrivain marocain « possède » au moins un parler, qu'il considère comme « sa » langue maternelle (Derrida, 1996 : 63). Mais, comme on sait, l'arabe dialectal (ou le tamazight, pour les régions berbérophones) en Algérie, mêle largement l'arabe et le français, ce qui rend l'identité linguistique instable.

\*\*\*

En 1999, dans un essai intitulé *La Langue de l'autre*, et sous-titré de manière toute derridienne « Exercice de témoignage », Khatibi rapporte le bilinguisme – « Parler dans une langue et écrire dans une autre » – à la distinction mallarméenne, reprise par Maurice Blanchot, entre l'« état brut » de la parole et l'état « essentiel » en quoi consiste la poésie. La division des langues (bilinguisme, diglossie) est créatrice, elle porte en elle la poésie, qui doit inventer sa langue propre. Sur la base de la thèse centrale du *Monolinguisme de l'autre*, Khatibi fait ainsi de l'écriture – de toute

---

<sup>3</sup> Le concept de « diglossie » emprunté à la sociolinguistique est également utilisé par Glissant pour une « poétique de la Relation ».

écriture, quelle qu'en soit la langue – une expérience de « désappropriation » : « Quand j'écris, je le fais dans la langue de l'autre. Cette langue n'est pas une propriété » (Khatibi, 2008 : 119).

De l'Algérie au Maroc, qui est le maghreb du Maghreb, d'un Orient l'autre, c'est donc toujours l'écriture, la littérature qui sont au cœur du dialogue entre Derrida et Khatibi. Car, au-delà de la portée autobiographique singulière de la réflexion, Derrida fait de l'universel de l'écriture l'enjeu central du *Monolinguisme de l'autre*. Il ne s'agit pas seulement de l'écrivain « maghrébin » ou « franco-maghrébin », ou même de l'écrivain « français » ou « francophone », selon le sujet du colloque de 1992. A partir de la singularité de sa situation, de « son destin », qu'il juge « exemplaire d'une structure universelle » (Derrida, 1996 : 121), Derrida pense la situation de tout écrivain face à la langue : « Il en est toujours ainsi – et pour quiconque. La langue dite maternelle n'est jamais purement naturelle, ni propre ni habitable » (Derrida, 1996 : 112). « La non identité à soi de toute langue » fait que, à la lettre, n'existent ni « une » langue, ni « la » langue, « ni l'idiome ni le dialecte » (Derrida, 1996 : 123). A partir de l'« aliénation originaire » de toute langue, il faut écrire « à l'intérieur », « au dedans » de la langue donnée (Derrida, 1996 : 122) et s'inventer son propre « idiome », « en vue de l'idiome absolu » (Derrida, 1996 : 126). Derrida fait ainsi écho à la « *pure langue* » [*die reine Sprache*] de Walter Benjamin qui, lui-même, s'inspire de *Crise de vers*. Mallarmé, constatant la « diversité, sur terre, des idiomes », affirme des langues : « imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême ». Dans *Parages*, Derrida peut ainsi reformuler la phrase de Proust : « On n'écrit jamais ni dans sa propre langue ni dans une langue étrangère » (Derrida, 2003 : 47). L'écrivain, pour Khatibi comme pour Derrida, ne peut être qu'un « étranger professionnel ».

## **Bibliographie**

DERRIDA, Jacques (1986). *Parages*. Paris : Éditions Galilée.

DERRIDA, Jacques (1996). *Le Monolinguisme de l'autre*. Paris : Éditions Galilée.

KHATIBI, Abdelkebir (2004). « Lettre ouverte à Jacques Derrida », *Revue Europe*, n° 901, pp. 202-211.

KHATIBI, Abdelkebir (2008). *Essais*. Paris : Éditions La Différence.